THÉODORIC

ROI D'ITALIE,

DISCOURS HISTORIQUE

PAR F. BONAFIDE.

Usus exemplorum est duplex; unus ut eà imitemur quæ a viris bonis gesta sunt, fugiamus autem quæ a malis sunt perpetrata. Alter ut ex rebus quæ singulatim narrantur, generatim, ac in universum aliquam utilem sententiam eliciamus.

P. MARTIR. *Lib. de judic.*

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

TURIN, AN. XI.

CHEZ CHARLES BOCCA, LIBRAIRE,

Rue du Mont-viso.

THÉODORIC

ROI D'ITALIE.

PREMIÈRE PARTIE.

L'EMPIRE d'Occident touchait à sa fin ; la presque totalité des provinces qui en formaient la vaste étendue, étaient assujetties à des dominations étrangères ; depuis long-tems les terres de l'empire n'offraient plus à la cupidité des hordes de la Germanie, des fruits de l'industrie à ravir, et les incursions des barbares s'étaient changées en établissemens permanens.

Les Francs et les Bourguignons se disputaient la Celtique, les Visigots occupaient la Gaule Narbonnaise.

Les Heptarques Saxons s'étaient partagé la Bretagne, et les Bretons, chassés de leur île, avaient trouvé un asile dans cette partie des Gaules, à laquelle ils donnèrent le nom de leur patrie.

Différentes hordes de Suéves, d'Alains, de Gots, de Vandales, après avoir envahi tour à tour, et ravagé l'Espagne, s'y étaient fixés,

et sous la domination d'Évaric, elles y formaient un empire étendu et puissant; Genseric, roi des Vandales, régnait tranquillement en Afrique, le comte Marcellin s'était soustrait, en Dalmatie, au joug des empereurs, et l'Italie, faible reste d'un empire immense, gémissait asservie à des lâches ambitieux, opprobre de l'empire et jouets des barbares.

Jamais il ne s'écoula, pour une nation, des tems plus désastreux que l'intervalle qui sépare l'époque de la mort de Valentinien de l'anéantissement total de l'empire d'Occident. Agitée par les fréquentes variations des chefs qui s'arrogeaient le titre d'empereurs, et en exerçaient la puissance tyrannique, opprimée par la vénalité, et la licence militaire, épuisée par les concussions des magistrats, appauvrie par la cupidité du fisc, avilie par l'inefficacité des loix, la nation Italienne marchait à grands pas vers la dissolution du corps politique, et Rome, dégradée par le luxe et l'oubli des institutions anciennes, sans mœurs, sans vertus civiques, sans idées libérales, ne conservait plus de Romain que le nom, et le souvenir de sa grandeur passée.

Les fréquentes révolutions de la cour avaient ébranlé le système administratif et les loix, sous de souverains faibles, et des ministres corrompus, étaient sans force et sans vigueur.

Les chefs des provinces s'étaient érigés en petits tyrans ; leur exemple avait séduit les possesseurs de chaque charge civile ou militaire. Les vexations et les injustices se multipliaient à mesure que le nombre des tyrannies augmentait ; la loi ne pouvait plus atteindre les oppresseurs, et l'impunité leur était assurée, en rapport de la protection qu'ils pouvaient accorder à un plus grand nombre d'instrumens et de complices de leurs attentats.

L'usure, ce vers rongeur de la fortune publique et privée, trouvait à chaque instant, un aliment nouveau dans la progressive multiplicité des impôts, et dans le mode, plus onéreux encore, de les percevoir ; aux extorsions du fisc venaient se joindre celles des usuriers: ce vice séducteur avait infecté toutes les classes de la société, le clergé même, déjà riche alors par la piété mal entendue des empereurs, n'avait pas honte d'exercer ce métier infame, et les progrès désastreux des prêteurs à usure, étaient parvenus à un tel point de dégradation publique, qu'on les appellait communément les maîtres de l'empire.

Tant de désordres et d'anarchie attirèrent les regards cupides des nations barbares; les pirateries des Vandales, les incursions des Bourguignons et des Alains, les irruptions des Dalmates, les pillages d'Alarie, les ra-

vages d'Attila, achevèrent de dépouiller l'Italie de numéraire, de denrées, de richesses, de population, et la rage des élémens conjurés contre cette malheureuse contrée, mit le comble aux maux que lui avaient fait cinq siècles successifs de licence militaire, de despotisme et de tyrannie. Les Italiens opprimés par des tyrans partiels, vexés par leurs satellites, pillés par les barbares, dégradés, avilis, corrompus, avaient perdu tout sentiment de gloire et de liberté. Une nation, chez qui tout était anarchie, désordre, oppression, injustice, abattement et révolte, offrait une proie facile à l'ambition d'un guerrier. Le conquérant qui l'aurait asservie, acquerrait un titre à la reconnaissance publique, par le résultat nécessaire de son usurpation. Odoacer parut, et ce fut le roi des Hérules qui donna, le premier, le spectacle intéressant de voir un barbare faire chérir sa domination, après que tant de Romains avaient régné en barbares ou en imbécilles (1).

Mais si l'Italie commença à respirer sous Odoacer de ses longues souffrances, ce ne

(1) Le judicieux auteur des révolutions d'Italie, Denina, remarque que Théodoric tira du règne d'Odoacer le même avantage, et plus qu'Octavien de la dictature de Jules César qui lui applanit le chemin à la monarchie.

fut que sous la domination de Théodoric qu'elle répara ses pertes, se ranima, et redevint florissante. Ce fut sous le règne de ce roi des Goths que l'Europe vit la nation Gothique effacer la gloire du nom romain.

Si Théodoric n'avait été qu'un conquérant, quelqu'éclat qu'eût produit sa valeur, son nom n'exciterait plus que l'admiration stérile de la postérité, et l'histoire de sa vie ne serait que l'histoire de tant d'illustres ambitieux. La renommée qui n'est fondée que sur l'admiration, n'excite dans les âges reculées ni l'émulation des ames vertueuses, ni la vénération. La véritable gloire, la gloire réelle et impérissable, est l'approbation unanime des bons, l'éloge incorruptible de ceux qui jugent bien de la vertu (1). Elle est le résultat combiné de la bienveillance, de l'estime et de l'admiration. La bienveillance s'obtient par les bienfaits. La sagesse donne l'estime. L'admiration est le fruit des actions extraordinaires.

S'il est vrai, comme le dit un orateur célèbre (2), que l'exacte mesure de la renommée méritée et acquise, consiste dans le plus ou moins de bien qu'on fait aux hommes

---

(1) *Cicero de officiis.*

(2) Bossuet, Oraison funèbre.

par des entreprises difficiles, hardies, laborieuses et grandes, soit en elles-mêmes, soit dans leurs résultats, ce ne sera pas au conquérant qui aura eu pour but unique de ses travaux, la réputation, la puissance ou le plaisir, que la postérité décernera la palme de l'immortalité.

L'usage que l'homme extraordinaire aura fait de ses victoires, et de ses conquêtes, déterminera, dans les âges éloignées, le dégré de gloire qu'il aura mérité. Quelques soient les titres pompeux ou les éloges, dont ses contemporains ou ses sujets l'auront décoré, par crainte, par flatterie ou par enthousiasme, la postérité impartiale saura distinguer le vrai tribut de la reconnaissance publique, rendu à la véritable grandeur des honneurs stériles et des éloges souvent intéressés, décernés à la hardiesse d'une entreprise, à la difficulté du succès, à l'éclat d'une action extraordinaire.

Cette gloire vraie et réelle, cette estime que les hommes ont pour un seul, sentiment honorable, qui émane de la reconnaissance et de l'admiration; cette digne et sublime recompense de la véritable grandeur d'ame, qui passe de siècle en siècle, et se perpétue d'âge en âge parmi les nations, est le partage de Théodoric. Ses contemporains lui ont décerné le titre de grand. La postérité le lui a con-

servé, et dix siècles après sa mort les historiens philosophes conviennent encore que ce roi Goth aurait mérité une statue parmi les meilleurs et les plus braves citoyens de Rome.

La gloire de Théodoric, dit l'historien Anglais (1), est prouvée par la paix et la prospérité d'un règne de trente-trois ans, par l'estime de ses contemporains, par le souvenir que les Goths et les Italiens conservèrent si long-tems de sa sagesse, de son courage, de sa justice et de son humanité.

Théodoric, de la famille des Amales, nacquit en 455, sur les bords du lac *Pelso*, dans le voisinage de Carnuntum, près du lieu où Marc-Antonin composa ses méditations: sa mère avait le courage et les mœurs de ces matrones germaines dont la présence, la voix et l'intrépidité, à l'issue d'une bataille, sauvèrent souvent la nation de la honte d'une défaite, ou de la perte de la liberté (2). On raconte qu'au milieu d'un combat désespéré, voyant son fils entraîné dans la déroute, elle se présenta à l'entrée du camp, et montrant aux fuyards presqu'en entier les flancs qui avaient donné le jour à leur roi, par ses reproches généreux, elle ramena les troupes sur le glaive de l'ennemi.

---

(1) *Gibbon.* Décad. et chût. de l'empire.
(2) *Tacit. de morib. germ.*

Érélieva était la concubine favorite de Théodomir, juge ou chef d'une partie des Ostrogoths qui occupaient la Pannonie. Beaux hommes, belliqueux, mais chastes et constans, les Goths se distinguaient de la foule des barbares par des qualités supérieures. Leurs chefs ne portaient que le nom de juge, plus respectable à leurs yeux que le titre de roi, et leurs lois précises et claires, étaient invariablement observées. Chassés de leurs terres natales par les Huns, ils avaient obtenu de la libéralité, ou pour mieux dire, de la faiblesse des empereurs Romains, un asile sur les terres frontières de l'empire. Ils obéissaient alors aux trois frères Waldamir, Théodomir et Widémir, qui s'étaient partagé le pays, et le gouvernaient de concert, quoiqu'ils habitassent des cantons séparés.

Le jour de la naissance de Théodoric fut signalé par l'éclat d'une victoire qui assura l'indépendance de la nation.

Les fils d'Attila, à la tête des Huns, avait fait une irruption soudaine dans les terres de Waldamir.

Terreur et fléau des nations, les Huns regardaient les Goths comme des transfuges de leur domination. Surpris par l'ennemi, l'intrépide Waldamir oppose, à la hâte, à une armée forte en nombre et en férocité, une

poignée de guerriers invincibles : ils combattaient pour leur liberté. Il arrête la marche des Huns, résiste à leurs efforts, les fatigue, les affaiblit, les défait, et force ses féroces rivaux à repasser précipitamment le Danube.

Théodomir apprit l'avis du danger qu'il avait couru, par l'annonce de la victoire. Elle ajouta un nouvel intérêt à la joie que causait la naissance d'un nouveau rejeton de la race illustre et révérée des Amales.

Un pareil oroscope vaut bien celui d'un songe, d'une comète, d'un prodige, absurde invention de la flatterie qui rampe, futile aliment de l'orgueil qui tyrannise, vaniteux entretien de la crédulité qui avilit.

A l'âge de huit ans, Théodoric fut livré, par son pére, pour ôtage de la paix, à Léon le Thrace, qui venait de succéder à Marcien sur le trône d'Orient. Dès son arrivée à la cour de Bisance, le jeune Amale se fit remarquer autant par la régularité de ses traits et l'agrément de sa figure, que par les qualités morales dont le germe, à peine naissant, laissait concevoir déjà les plus hautes espérances.

Là, tandis que son corps se dressait à tous les exercices de la guerre, son ame se développait aux connaissances morales, qui forment le jugement, épurent le cœur et modifient, si elles ne corrigent pas, le caractère.

Des entretiens familiers avec les professeurs les plus habiles, ouvrirent au jeune Théodoric le vaste champ des sciences et des arts, moyens et résultats de la civilisation des nations. Théodoric en négligea peut-être la connaissance pratique, mais il en acquit le goût, et le jugement. Il apprit à les appréeier sous le rapport de l'économie politique, et de la prospérité nationale.

La contrainte que lui imposait son état de captivité honorable, lui fit prendre, de bonne heure, l'habitude de la retenue et de la modération. Il s'habitua à réprimer ce caractère de fierté, de colère et d'impatience, si naturel à l'homme, quand le sentiment de sa force n'est pas contenu par la connaissance des devoirs qui forment les liens essentiels de la société.

En apprenant à se rendre maître de ses passions, Théodoric apprenait en même tems le grand art moral du capitaine, celui de savoir calmer à son gré, selon ses desseins, tant de passions différentes qui agitent une armée, une peuplade, une nation, et ce fut dans le tableau vivant d'une cour corrompue, qu'il étudia l'art plus difficile encore de connaître les hommes.

Ce fut à la cour de Constantinople qu'il apprit à distinguer le zèle de la religion, de

la férocité du fanatisme, la piété de l'hypocrisie, et la basse flatterie du respect et de la soumission. L'expérience du mal lui donna la connaissance du bien. Il avait sous les yeux une nation sans énergie, sans mœurs, que les vices les plus bas avaient jeté dans une léthargie mortelle, des magistrats dont le vil intérêt était la règle de toutes leurs actions, et l'ame de toutes leurs pensées, des courtisans dont l'élévation était le fruit de la bassesse, de la perfidie, de la trahison, un gouvernement déchiré par une multitude de sectes, agité par des variations fréquentes, exposé à des révolutions continuelles, un trône donné et ravi tour à tour par les femmes, par les moines, par les armées, par le sénat, des prêtres s'immisceant des affaires de l'état, des empereurs s'occupant de disputes théologiques, l'ambition sacerdotale luttant contre la souveraineté, les lois silencieuses devant la vénalité des juges, les vexations érigées en droit, la mauvaise foi, l'injustice, l'oppression par tout, nulle part la justice, la vérité. Tant d'horreurs dûrent révolter l'ame généreuse de Théodoric; et s'il ne trouva pas à Bisance des grands hommes à se proposer pour modèles, il dut y puiser cette noble indignation contre le vice qui, dans une ame élevée, tient souvent lieu de génie et d'émulation.

L'attrait séducteur des plaisirs, n'ébranla pas la fermeté de Théodoric, et le triomphe des vices d'un peuple civilisé ne put séduire la vertu d'un barbare.

Dix ans s'écoulèrent avant que l'empereur Léon se déterminât à rendre aux Ostrogoths un ôtage dont ils désiraient le retour. Ce long intervalle de tems ne fut pas perdu pour la puissance des Ostrogoths.

Contenus du côté de l'empire, par le traité de paix dont l'ôtage Théodoric garantissait l'observance, ils avaient tourné leurs armes contre les Satages, habitant l'intérieur de la Pannonie.

Dinzio, fils d'Attila, crut alors l'instant favorable pour réparer la honte de sa dernière défaite.

Tandis que les Goths concentraient leurs forces dans l'intérieur, il ramassa le reste de ses guerriers échappés au glaive de Waldamir, et se montrant à l'improviste sous les murs de Bassiana, il porta le fer et la flamme dans les environs. Avertis du danger qui les menace, les Goths Waldamirs suspendent leur expédition, marchent contre les Huns avec la rapidité de l'éclair, les chargent avec impétuosité, en font un carnage horrible, et délivrent pour jamais la nation de la crainte de nouvelles hostilités de la part de ces ennemis irréconciliables.

Les Suéves s'attirèrent bientôt, par leur imprudente cupidité, la colère des Goths, et firent le triste essai de leur valeur invincible. Hunismundus, leur roi, ravageait la Dalmatie, il n'épargna pas les troupeaux des Goths qui paissaient, sans défiance et sans crainte, les terres limitrophes de cette province romaine.

L'oubli d'une telle injure aurait été une lâcheté. C'eût été enhardir l'ennemi à des nouveaux attentats. Théodomir, plus près du lieu où s'étaient campés ces brigands, occupa, à la dérobée, le passage par où les Suéves devaient se retirer chargés de leur buttin ; il s'approche du camp pendant la nuit, surprend l'ennemi livré au repos, et fait leur roi prisonnier. Les Suéves qui échappent au glaive de la vengeance, subissent le joug du vainqueur.

La bravoure est ordinairement confiante et généreuse. Le sentiment amer de l'outrage, dans l'ame d'un héros, ne se prolonge pas au-delà d'une juste réparation. Théodomir ne voit bientôt dans l'ennemi vaincu qu'un roi malheureux; il se réconcilie avec lui, lui redonne son amitié, l'adopte pour son fils, et lui restitue avec ses états, la liberté de tous les Suéves qu'il avait fait prisonniers. L'ingrat Hunismundus ne tarde pas à le payer de

la plus noire perfidie. Il soulève contre son généreux bienfaiteur les Scires, qui habitaient les bords du Danube, et force les Goths à défendre leurs propriétés, leur vies, leur liberté contre ces nouveaux ennemis.

La victoire parut un instant favoriser le parti des agresseurs. Le roi Waldamir ayant eu le cheval abattu sous lui, pendant qu'il parcourait les rangs, tomba percé de milles lances ennemies.

Les Goths n'honoraient pas la tombe de leur héros par des regrets inutiles. L'opprobre pesait sur le soldat qui dans le combat survivait à son général. L'armée des Goths frappée de rage et de terreur, chargea l'ennemi déjà fier de ses succès. La soif de la vengeance fit de chaque guerrier un héros. Rien n'échappa à leur glaive meurtrier. L'armée, la nation, le nom des Scires, tout fut anéanti. Ce revers inattendu jeta l'alarme dans le cœur du perfide Hunismundus et d'Alaricus son conseiller et son complice. Comptant sur l'appui des Sarmates, ils réunirent à quelques restes de Scires, échappés à la mort, différentes hordes de Gépides, de Ruges et d'autres tribus voisines, et à la tête d'une armée nombreuse, ils pénétrèrent dans la Pannonie, et campèrent sur les bords

du Bollia. Théodomir que les Goths Waldamirs avaient reconnu et choisi pour leur roi, ne tarda pas à atteindre l'ennemi. Le combat fut long, opiniâtre, sanglant et meurtrier. Dix milles de terrein couvert de cadavres ennemis, ammoncelés fûrent l'hécatombe et le trophée que la vengeance des Goths éleva aux manes du roi Waldamir.

Tant de succès rendaient la nation Gothique d'autant plus redoutable, que la souveraineté jusqu'alors partagée, se trouvait réunie dans la personne du père de Théodoric. Ce fut dans cette circonstance que l'empereur Léon crut devoir se captiver doublement l'amitié du père et la bienveillance du fils, par un témoignage de confiance totale dans la fidélité des Goths. Il voûlut resserrer les liens de la bonne harmonie, qui unissait alors les deux nations, par ce sacrifice apparent de sa sûreté, à la tendresse paternelle et à l'amour filial.

Les Ostrogoths célébraient le retour de leur roi victorieux des Suéves et des Allemands, lorsque Théodoric s'offrit au milieu d'eux, embrassant les genoux de son père. La nouvelle d'un événement aussi long-tems désiré, redoubla l'allégresse publique, la présence du fils ajouta un nouvel intérêt au triomphe du père et à l'enthousiasme de la nation. Ces peuples farouches ne cessaient d'admirer

dans le jeune Amale, sa taille avantageuse, sa force et son air martial. Ils en concevaient les plus hautes espérances. Théodoric, avide de gloire et de renommée, ne tarda pas à leur prouver qu'appellé par la naissance, à hériter du trône, il avait hérité de toute la valeur de ses ayeux.

Instruit que Babai, roi des Sarmates, énorgueilli de ses succès contre les Romains, avait enlevé à l'empire la ville de Semandria, et menaçait de propager, au loin, ses ravages et ses conquêtes, il quitte le camp, à l'insu de son père, rassemble un petit nombre d'amis, et à la tête de six mille volontaires, il passe le Danube, attaque les Sarmates, les défait, tue leur roi, surprend la ville de Siginundum, s'en empare, et revient auprès de son père chargé de dépouilles des ennemis.

C'est ainsi que par un premier coup d'essais, il étend les limites de ses états, et agrandit le domaine de sa renommée.

De pareils triomphes étaient tout pour la gloire de la nation, ils n'étaient rien pour ses besoins et son existence. Les Goths, quoique les moins féroces et les plus industrieux de tous les barbares, négligeaient cependant la culture des terres et le travail, première et la plus sûre ressource de la vie. Ils man-

quaient de vivres, de vêtemens, et le territoire qu'ils occupaient, resserré et infécond, ne pouvait plus suffire aux besoins de la population. Ils résolurent de chercher plus près de Constantinople des terres plus fertiles et des établissemens plus comodes. Les sollicitations de Genseric, roi des Vandales, alors en guerre contre l'empire, ajoutèrent un nouveau poids à la résolution unanime de la nation; les Goths abandonnèrent la Pannonie, et fondant, comme un torrent, dans la Dalmatie, et dans l'Illirie, ils s'emparèrent d'abord de Neissa, capitale de la province; Eraclie, Larissa, villes de la Thessalie, tombèrent successivement en leur pouvoir, et l'intrépide Théodomir, secondé par son fils, parvint à porter le siège sous les murs de Thessalonique dont il se proposait de faire la conquête.

Le gouverneur de la ville surpris, sans moyens de résistence, négocia la paix, et la cour de Bisance effrayée des progrès de ces barbares, voisins incommodes, mais ennemis dangereux, acheta leur amitié et leur fidélité par la cession de presque tout le pays dont ils s'étaient emparés. Les Goths déposèrent les armes, se fixèrent en Illirie, et se chargèrent de la défense de la partie basse du Danube.

Quelques tems après, Théodomir cessa de vivre. Suivant l'usage de la nation, il avait désigné aux chefs assemblés, son fils pour successeur; et Théodoric monta, par le consentement unanime de la nation, sur le trône héréditaire des Amales.

La même année qui termina la carrière glorieuse de Théodomir, avait vu s'ouvrir le tombeau de l'empereur Léon. Son gendre lui avait succédé sous le nom et par les droits de son fils encore dans l'enfance; Zenon l'Isaurien monta sur le trône d'Orient, et avec lui la mauvaise foi, le parjure, la bigotterie, l'avarice et la cruauté (1).

Ce changement n'apporta aucune altération à la bonne intelligence qui régnait alors entre les Ostrogoths et les Romains. Zenon peu ferme sur un trône qui lui était disputé par des rivaux puissants, eut le bon esprit de cultiver l'amitié de Théodoric, et de confirmer avec le fils, la confédération qui avait été rénouvellée avec le père, peu avant sa mort. Il ne tarda pas à éprouver les bons effets de sa politique, et de la bonne foi de son allié.

Ce fut dans la révolte de Basilicus, frère

---

(1) Condillac, Hist. mod.

de Verrina, veuve de l'empereur et belle-mère de ce même Zenon, qu'elle voulait chasser du trône où elle l'avait porté elle-même par ses intrigues.

A la première nouvelle de la révolte, le lâche Isaurien avait quitté Constantinople; il s'était réfugié dans les rochers de l'Isaurie, et l'adroit Basilicus avait ceint le diadème, au grand regret de Verrina, qui espérait en gratifier son amant. Basilicus, déjà infame par sa lâche trahison dans l'expédition de l'Afrique, acheva de se déshonorer par tous les vices et les crimes connus, et fit rougir de honte les complices mêmes de son élévation. On rappella Zenon, et Théodoric qui avait embrassé la cause de son bienfaiteur, par la rapidité de sa marche, par la sagesse de ses opérations, par la renommée de sa bravoure, contribua autant que les efforts des mécontens, à rétablir sur le trône d'Orient le lâche et fugitif empereur.

Il vint à Constantinople, invité par Zenon qui, dans la première effervescence de sa gratitude, le combla de richesses, d'honneurs, le crea patrice et l'associa, pour ainsi dire, à l'empire.

Mais Théodoric connaissait trop la cour, pour se livrer, sans défiance, aux marques d'estime et de bienveillance que lui prodiguaient les courtisans.

Le caractère même de Zenon ne pouvait échapper à sa pénétration ; le meurtre de Harmatius, digne d'ailleurs d'un pareil traitement, n'était pas fait pour rassurer l'Amale sur la stabilité des sentimens du soupçonneux et perfide empereur.

D'un autre côté, Théodoric jouissait à regret de tant de libéralités dont il ne pouvait tourner les résultats à l'amélioration de la fortune de ses Ostrogoths. Il les voyait avec peine resserrés dans l'Illirie, s'énerver dans l'oisiveté, et prodiguer en vaines dépenses les biens qu'ils recevaient de la libéralité de l'empereur. Uniquement livrés à la passion des armes, les Goths méprisaient l'agriculture. Les terres entre leurs mains devenaient stériles, et la nation souffrait les embarras de la pauvreté, sans avoir le courage de l'éviter par le travail, ou de la supporter avec résignation.

Il forma le projet de conquérir l'Italie, projet dont le succès devait l'illustrer un jour, moins encore par la difficulté de l'entreprise, que par l'usage qu'il devait faire de ses victoires.

Les Goths qui obéissent à votre empire, dit-il à l'empereur Zenon, tiennent leur existence de votre magnanimité. Je suis comblé de vos bienfaits. Souffrez cependant que je vous expose librement mes desseins et mes

désirs. L'empire d'Occident, l'héritage de vos prédécesseurs, est la proie des nations étrangères. L'Italie, Rome elle-même, la maîtresse du monde, gémissent sous la tyrannie du roi des Turcilinges et des Ruges. Ordonnez-moi de marcher à la tête de mes guerriers: je suis votre fils et votre serviteur; si, avec l'aide du ciel, je triomphe, je tiendrai de votre magnanimité un royaume que mes armes auront affranchi; si je succombe, votre gloire n'en recevra aucune atteinte, et le trésor de l'empire gagnera l'épargne des largesses que vous coute l'entretien de ma nation.

Soit que Zenon séduit par les feintes soumissions d'Odoacer, fusse alors satisfait de la suprématie apparente qu'il conservait sur l'Italie, soit qu'il craignisse d'attirer dans l'empire les forces redoutables de ce roi d'Italie, soit qu'il ne voulusse pas se priver de l'appui d'un héros qu'il pouvait opposer avec succès à un autre Théodoric, surnommé le *Louche*, chef d'une autre tribu de Goths, toujours en guerre avec l'empire, Zenon n'approuva point le projet de l'Amale, et Théodoric affligé d'un refus qui le condamnait au repos, se retira dans ses terres.

Peut-être, dans les premiers momens de dépit, avait-il formé le dessein d'y mener une vie obscure et tranquille. Il en mani-

festa l'intention, mais il ne put ou il ne voulut pas arrêter les excursions de ses sujets qui, prodigues dans l'oisiveté et sans frein dans la détresse, ne savaient fournir à leur subsistance que par les combats et le pillage.

Théodoric, dit un historien, encourut alors le reproche de déloyauté, de cupidité et d'ingratitude (1); l'empereur Zenon ne tarda pas à éprouver que le généreux Amale n'avait pas perdu le souvenir de ses bienfaits.

Illus, ce général habile qui avait rétabli Zenon sur le trône, et confiné dans un cloître le fils d'Antemius qui lui disputait l'empire, s'était soustrait par la fuite au mauvais pas que lui préparait l'ingrat et lâche empereur. Il avait gagné l'armée de Sirie, et fait proclamer par elle Léonce empereur.

L'impératrice Verrina, dont les intrigues ne cessaient de bouleverser l'Orient, reléguée en Cilicie, s'était jointe aux rebelles, et disposant de l'empire, comme d'une propriété qui lui appartenait, elle avait déclaré par une lettre adressée aux gouverneurs de la Sirie et de l'Egypte, qu'elle ôtait l'empire à Zenon et le donnait à Léonce. Les provinces obéirent, Zenon était trop odieux, les peuples

---

(1) Gibbon.

étaient trop ignorans, les soldats trop indisciplinés, les chefs trop avides de novations, pour qu'on cherchât à examiner les droits que cette femme s'arrogeait.

Allarmé des progrès de cette nouvelle révolte, tremblant sur un trône souillé de ses vices, le lâche Isaurien fut contraint de réclamer l'appui de Théodoric qu'il avait eu la faiblesse d'offenser. Celui-ci marcha à la tête de ses Goths invincibles, et pressant de toutes parts les rebelles, il facilita aux troupes impériales une victoire, qui raffermit sur le front de l'Isaurien, le diadème prêt à lui échapper. Les têtes d'Illus, et de Léonce fûrent envoyées à Constantinople.

Théodoric rappellé à la cour, réintégré dans ses dignités, adopté par Zenon, créé consul et nommé général en chef des armées de l'empire, éprouva bientôt les funestes effets de la jalousie des cours, de la politique des despotes et de l'ingratitude des rois.

Le fils de Thiriarius, chef d'une tribu de Goths, ennemis irréconciliables des Romains, avait profité de l'éloignement des troupes impériales, pendant la révolte d'Illus, pour attaquer l'empire.

Théodoric séduit par les promesses brillantes de Zenon, et plus encore par le sentiment de sa propre reconnaissance, se décida fa-

cilement à aller attaquer cette tribu de barbares, qui s'était rangée du côté des rebelles contre son bienfaiteur.

Il rassembla ses guerriers et partit de la Mœsie, à la tête d'une petite armée de Goths, sur l'assurance solemnelle qu'il aurait trouvé sur sa route un renfort de 8 mille cavaliers, et de 20 mille fantassins, avec un convoi abondant de munitions, de vivres et de bagages. Les légions de l'Asie devaient camper à Héraclée, pour seconder ses opérations. A mesure que Théodoric avance dans la Thrace, il découvre une solitude affreuse. Les guides qu'on lui a donné, engagent l'armée dans les précipices et les rochers du mont Sardis, l'opiniâtre bravoure des Goths Waldamirs lutte vainement contre les difficultés du terrein, et les obstacles de la nature : chaque effort qu'ils font, pour sortir de leur triste position, diminue leurs forces, et augmente leur embarras; ils perdent les charriots, les mulets, encombrés dans les défilés, ou écrasés dans les fondrières, les soldats meurent de lassitude, de faim, épuisés de fatigue, ou égarés dans les abîmes : Théodoric, sans guides, sans vivres, sans réssource, avec un reste d'armée épuisée, affaiblie, découragée et mécontente, se voit enveloppé par les forces de son rival, exposé à ses invectives, livré à sa discrétion. Le gé-

néreux fils de Thiriarius n'abusa pas de sa fortune ; il pouvait opérer la ruine de son rival, il lui offrit son alliance et son amitié. Douterez-vous encore, disait-il à Théodoric, que la politique des Romains n'ait toujours été de nous détruire les uns par les autres ? ne sentez-vous pas que dans cette guerre dénaturée, le vainqueur sera la victime et la juste victime de leur implacable vengeance ? Les Thiriariens et les Waldamirs Goths confédérés, pénétrèrent dans la Thrace, infestèrent la Macédoine, et invincibles, sous les ordres de Théodoric, ils menacèrent bientôt Constantinople. Zenon dut apprendre alors que la politique d'un cabinet lâche et perfide, n'est pas toujours une sauvegarde assurée contre l'audace d'un peuple simple et juste, mais brave et courageux.

La mort inopinée de Théodoric, surnommé le *Louche*, venait de déranger l'équilibre politique sur lequel les Romains fondaient leur sécurité et la défense de l'empire.

Les différentes tribus des Goths confédérés, avaient reconnu la suprématie des Amales, et Théodoric, fils de Théodomir, venait d'être proclamé roi. La cour de Bisance, effrayée de cette réunion de forces auxquelles elle ne pouvait résister, redoutant la puissance et la colère du héros, s'empressa de signer un

traité honteux, et de solder la fidélité de ces tribus par des concessions onéreuses, et des subsides énormes qui attestaient en même tems sa peur, sa faiblesse, sa pusillanimité et son ignominie.

Alors le vil empereur s'efforça de regagner la confiance de Théodoric, et d'effacer les impressions et le souvenir de sa conduite passée, par des libéralités nouvelles; il le créa consul Romain, titre dégénéré que honorait encore le souvenir d'une grandeur passée, et lui fit ériger une statue sur la place de Constantinople: mais l'habile Théodoric s'apperçut bientôt que son séjour à Bisance le rendait aussi suspect à ses Goths, qu'odieux aux Romains. Les premiers redoutaient son ambition et sa loyauté, ceux-ci haissaient sa gloire et sa renommée: les Goths, barbares, commençaient à murmurer ouvertement, les Romains, civilisés, renouvellaient à la sourdine leurs machinations. Placé entre deux écueils, également redoutables, Théodoric voulut éviter la cruelle alternative d'attaquer ses nationaux au nom de l'empereur, ou de conduire les Goths contre l'empire. Il se retira à Nova, capitale des états qu'il occupait dans la Mœsie.

Zenon ne savait ni combattre un ennemi, ni conserver un ami: il mécontenta de nouveau le puissant Amale, dans le moment même

où celui-ci venait de repousser les Bulgares, peuples sortis des bords du Volga, qui s'avançaient vers le Danube, et menaçaient les terres romaines. Dans cette circonstance Zenon a-t-il méconnu les services de son allié? ou Théodoric les a-t-il mis à un trop haut prix? Quelques écrivains accusent Théodoric d'une cupidité insatiable, mais leurs écrits respirent la passion et le préjugé; l'histoire atteste les erreurs, les vices et les crimes de l'Isaurien. Quoiqu'il en soit, Théodoric mécontent ramena ses soldats contre les Romains, et poussant vers le centre de l'empire sa vengeance et ses succès, il menaça de nouveau Constantinople. La cour de Bisance ne trouva pour lors d'autre expédient, pour se débarasser d'un allié, trop puissant pour n'être pas dangereux, que de lui offrir la conquête et la souveraineté de l'Italie: la paix fut signée, et l'empereur céda aux Goths ses droits sur l'Italie, sans oublier cependant d'insérer dans l'acte d'autorisation, quelques-unes de ces ambiguités diplomatiques qu'on explique selon le événemens, et qui attestent la mauvaise foi d'un cabinet, pallient l'ineptie d'un ministre, et délectent agréablement l'orgueilleuse médiocrité d'un négociateur.

La renommée du chef, la nature de la guerre, le désir de la nouveauté et l'appas

du butin, électrisèrent toute la nation. A peine Théodoric a-t-il annoncé ses desseins aux chefs des tribus assemblées, que de toutes parts on se rassemble, on se réjouit, on s'encourage, on se félicite et on se dispose à marcher. Des essaims de Goths, répandus sur les terres de l'empire, accourent se ranger sous les étendards de l'Amale; leur nombre se grossit des bandes nombreuses de voisins barbares, que l'appas du pillage excite à courir les aventures périlleuses. Une foule de tribus et de peuples divers, ne forment bientôt plus qu'un seul peuple, un peuple immense, guidé par un seul et même chef, animé d'un seul et même objet, dirigé par un seul et même sentiment.

Un concert unanime d'efforts et de volontés, hâte les préparatifs, facilite les moyens, surmonte les difficultés: des barraques de bois, montées sur des roues, et traînées par des chevaux, offrent l'aspect, et les ressources de maisons ambulantes; des moulins portatifs suivent l'armée; on emporte avec les armes, les bagages, les vivres, les munitions, tout ce qu'on a de précieux; on amène les femmes, les vieillards, les enfans, les troupeaux; ce fut une véritable émigration. Théodoric n'avait point de vaisseaux; il lui fallait tourner la mer Adriatique, et ces provinces dé-

solées par le ravage des hordes germaines qui s'en étaient emparés, n'offraient plus à une armée qui les traversait, ni les ressources de l'industrie, ni la comodité des routes, ni les villes florissantes qu'on y avait trouvé dans des tems meilleurs. Les obstacles irritent et ne rebuttent pas une grande passion, et le génie qui prévoit les difficultés, les brave, les applanit ou les surmonte et maitrise la fortune. Théodoric part de la Mæsie au cœur de l'hiver, à la tête d'une population entière, et entreprend de traverser avec elle plus de 700 lieues de terrein qui le séparent de l'Italie.

L'immense attirail d'équipages, et le nombre infini de mulets, de troupeaux et de personnes, inhabiles aux armes, qu'il traînait après lui, augmentaient à chaque pas les fatigues, et les embarras d'une marche déjà labourieuse et pénible par la difficulté des chemins, par la longueur de la route, par la rigueur du climat, et par la résistence des peuples qui osaient disputer le passage.

Arrêté dans les montagnes de l'Épire par les farouches habitans de ces contrées sauvages, Théodoric perdit dans une seule action, plus de deux mille charriots. Il soutint ce revers avec constance, il le répara avec courage: mais il ne put garantir son armée de deux fléaux meurtriers qui suivent la

guerre, et marchent de concert avec l'ambitieuse et barbare folie des conquêtes, la famine et la peste.

Les Goths tiraient leur subsistance des grains que les femmes réduisaient en farine, et de la chair et du lait des troupeaux qui les suivaient. Ces ressources tarirent à la longue. L'armée fut réduite au produit incertain de la chasse, et des contributions qu'elle exigeait des peuples qui lui disputaient le passage ou lui refusaient des secours: mais Théodoric opposa la force du génie à la rigueur de la fortune, il marcha à son but, sans se laisser arrêter par les obstacles: il livra une foule de combats obscurs dont il sortit victorieux, força tour à tour les Gépides, les Bulgares, les Sarmates, traversa des fleuves rapides, franchit des monts inaccessibles, perça à travers les ténèbres d'antiques et immenses forêts, pénétra des défilés difficiles, et victorieux par tout des hommes et des élémens, à force de courage, de constance et d'habileté, il passa les alpes Juliennes, et déploya sur les frontières de l'Italie ses drapeaux invincibles.

Odoacer l'attendait près des ruines d'Aquileja, sur les bords du *Sontius*. Il avait sous ses ordres une armée nombreuse de tribus mercenaires qu'il avait appellé à son secours;

mais les chefs ne connaissaient ni la discipline, ni la subordination, les soldats ammollis dans le luxe de l'Italie, marchaient à regret, et les Italiens étaient mécontens de sa domination. Théodoric se voit à peine en présence de l'ennemi que, sans perdre de tems, il en attaque les retranchemens, les emporte de vive force, et contraint Odoacer à lui abandonner toutes les provinces Vénitiennes jusqu'à l'Adige. Odoacer ne trouva ni dans ses guerriers, ni dans les Italiens la même ardeur à défendre leurs terres, que les Goths en montrèrent à s'emparer du pays; mais si sa destinée était de succomber sous la supériorité du génie, et de la fortune de son rival, il eut la gloire de disputer long-tems, et de vendre cher son royaume.

Théodoric était trop habile capitaine pour oublier, dans l'ivresse d'un premier succès, l'importante maxime que le fruit d'une victoire dépend toujours de la célérité des opérations successives. Marchant sans délais sur les pas de l'ennemi, il le trouve rallié et campé sur les bords de l'Adige, sous les murs de Vérone. Avant que de livrer une bataille qui devait décider de sa destinée, bon fils et frère tendre, autant que vaillant capitaine, il entre dans la tente où se trouvait sa mère avec sa sœur; me voici arrivé, leur

dit-il, au plus beau jour de ma vie, donnez-moi le riche vêtement que vous avez préparé de vos mains, pour couronner ma gloire et ma tendresse ; ma renommée est la vôtre : on sait que vous êtes mère de Théodoric, je dois prouver aujourd'hui que j'ai la bravoure des Amales.

Cela dit, il embrasse sa mère et sa sœur, dispose ses troupes, les encourage, livre bataille, défait l'ennemi et contraint son rival à chercher son salut dans la fuite.

Cette défaite nouvelle, et la défection de Tufa, un de ses plus habiles généraux, réduisirent Odoacer à la dernière extrémité : ne pouvant plus tenir la campagne, il se renferma dans Ravenne.

Théodoric pénétra dans le cœur de l'Italie, s'empara de Milan, de Pavie, de presque toute la Gaule cisalpine; les peuples soumis et les troupes vaincues, reconnurent par tout l'autorité du triomphateur.

Mais la fortune inconstante qui se plait à contempler un héros luttant contre l'adversité, arrêta la rapidité des succès de l'Amale, et favorisa le parti des vaincus. Tufa dont l'avarice avait fait un déserteur, nullement satisfait de la libéralité de Théodoric, repassa au service de son ancien maître, et entraîna, dans sa désertion nouvelle, une

grande partie des troupes dont l'Amale lui avait confié le commandement.

Frédéric, chef des Ruges, abandonna le parti de Théodoric dont il avait sollicité les secours avec tant de chaleur, et embrassa celui du roi des Hérules, qu'il ne tarda cependant pas à quitter de nouveau.

Des faux amis, des guides infidelles, des suborneurs déguisés, des capitaines corrompus multiplièrent au tour du vainqueur les pièges et les trahisons; un déserteur qu'on avait choisi pour guide, livra et fit périr près de Faënza, l'avant-garde de plusieurs Goths. Odoacer reparut alors maître de la campagne, et Théodoric fut obligé, à son tour, de se renfermer dans Pavie, dont les habitans inclinaient en sa faveur par le souvenir des cruautés qu'Odoacer avait exercé sur eux dans la défaite d'Oreste.

Théodoric devait s'attendre à y être assiégé, il ne pouvait se dissimuler que le simple blocus l'aurait réduit au danger inévitable de périr de famine, mais il ne pût se résoudre à abandonner à la discrétion de l'ennemi, et à l'animosité des Italiens, des êtres faibles, timides, qui avaient bravé toutes les fatigues d'une longue émigration, et quitté leurs foyers sur la foi de ses promesses et la réputation de ses vertus.

La ville de Pavie était assez bien fortifiée

pour ces tems-là, mais elle n'avait pas une très-grande étendue. On y fabriqua à la hâte de nouvelles habitations, on éleva, on agrandit les anciennes, on construisit des hangards on dressa des tentes, dans les places, sur les carrefours, et les Goths, inhabiles aux armes, y restèrent ainsi entassés avec les habitans ; l'armée retranchée sous les murs de la ville, attendit dans cette position pénible les secours des Visigoths établis dans les Gaules. Fort de ces troupes auxiliaires, et plus encore de l'esprit de licence, qui désolait l'armée d'Odoacer, Théodoric ne tarda pas à sortir de ses retranchemens et d'assiégé, devenant agresseur, il chassa l'ennemi, le défit, passa le Pô, et porta son camp à trois milles de Ravenne où Odoacer venait encore de se renfermer.

Théodoric se vit alors maître de toute l'Italie, depuis les alpes jusqu'à l'extrémité de la Calabre, moins encore par le droit de conquête, que par l'assentiment et le vœu unanime de tous les habitans. Le sénat de Rome reconnut son autorité, et le peuple qui avait fermé les portes de la ville à Odoacer, recut Théodoric comme un libérateur.

La résistance d'Odoacer fut longue, opiniâtre, vigoureuse et digne de son courage et de sa renommée : ses sorties fréquentes, inattendues et presque journalières, portaient

souvent l'effroi et la mort dans le camp des assiégeans ; à force de courage et d'habileté, il arrête, pendant trois ans, la valeur et la fortune de Théodoric devant les murs de Ravenne. Enfin, abandonné de l'empire dont-il avait vainement réclamé les secours, affligé de la famine, pressé par les soldats, menacé par les habitans, il traita de la reddition.

L'evêque de Ravenne en négocia les articles. Les Ostrogoths prirent possession de la ville, et Théodoric promit, sous la foi du serment, de laisser à Odoacer la vie et une portion de souveraineté en Italie. Odoacer fut poignardé quelques jours après, au milieu d'un banquet solemnel que lui donna Théodoric, et sa mort scella la conquête de son rival et le repos de l'Italie.

Dans un gouvernement nouveau l'ordre et le repos ne peuvent-ils s'établir que par l'effusion injuste du sang humain? On accusa Odoacer d'avoir conspiré : ressource ordinaire de la jalousie du pouvoir, pour pallier ses attentats.

Potentats de la terre, la politique peut excuser le crime de Théodoric ; trente-trois ans de règne sage et vertueux, ne peuvent en diminuer l'horreur ; l'histoire impartiale rapporte ses vertus et ses vices, la postérité les pèse dans la balance du bien et du mal. Potentats de la terre, lisez l'histoire et craignez la postérité ! . . . .

DEUXIÈME PARTIE.

Proclamé roi d'Italie par les Goths, et reconnu par les Romains, après l'aveu tardif de l'empereur d'Orient, Théodoric quitta l'habillement de sa nation, et pris le costume du peuple conquis. Il refusa le diadème, et les ornemens impériaux, mais avec le titre alors modeste de roi, il s'arrogea tous les droits de l'autorité impériale, et fixa sa résidence à Ravenne. L'exemple de ses prédécesseurs à pu le déterminer à préférer le séjour de cette ville, qui, d'ailleurs, offrait mieux que Rome, centralité d'emplacement et docilité de population.

Là, renonçant dans la vigueur de l'âge, au milieu de l'éclat des victoires, à l'ambition des conquêtes, il se consacra entièrement aux devoirs du gouvernement civil. Il pouvait aspirer à la renommée brillante d'Alexandre, il ambitionna la gloire utile aux peuples des Trajans et des Antonins, et telle fut la sagesse de son règne, que le célèbre Grotius, dans ses prolégomènes, n'eut aucune difficulté de le proposer pour modèle (1).

---

(1) *Planeque si quis cultissimi, clementissimique imperii formam conspicere voluerit, ei ego legendas censeam regum Ostrogothonum epistolas, quas Cassidonus collectas edidit.*

Théodoric donna à son palais la forme et l'éclat de la cour de Théodose ou de Valentinien, mais il sut en bannir les intrigues et les prodigalités. Il était entré en Italie comme un libérateur; politique habile, il sentit qu'il ne pouvait détruire, sans danger, les formes d'un gouvernement reçu, et qu'il lui aurait été plus facile de contenir les Goths, de les accoutumer à se soumettre aux loix et aux devoirs de la civilisation, que de forcer les Italiens à oublier des loix, des usages, des habitudes qu'ils chérissaient, et les contraindre à des vertus sévères qu'ils n'avaient plus. D'ailleurs les Goths étaient bons, ils avaient des mœurs et du courage, ils aimaient la justice, et n'étaient pas en assez grand nombre pour mériter qu'on bouleversa le système établi en faveur de leurs habitudes.

Théodoric conserva à l'Italie ses lois, ses coutumes, et ce pays continua à être régi d'après les formes et les principes de la jurisprudence romaine.

Rome conserva ses consuls, ses sénateurs, ses patriciens, et les ministres de Théodoric exercèrent leurs fonctions sous les titres établis de préfet du prétoire, de maître des offices, de préfets des villes, quêteurs, etc.

Les Romains avaient créé une foule de ces vaines dignités qui, sans but d'utilité pu-

blique, comme sans objet, ne servaient qu'à nourrir l'orgueilleuse paresse des riches qui en étaient revêtus. Théodoric les supprima, mais il augmenta le nombre de ces fonctionnaires subalternes qui, subordonnés aux premiers magistrats de chaque province et répartis dans un plus grand nombre de villes et de châteaux, veillaient de plus près à la juste répartition des impôts, à la prompte perception des deniers publics, maintenaient l'ordre, activaient l'exécution des lois, et rendaient, par leur présence, l'administration de la justice moins dispendieuse pour les habitans de leur jurisdiction respective.

Le premier écueil et le plus dangereux pour le mortel qui aborde le trône, est le choix des magistrats qui forment la pensée du gouvernement, ou en dirigent l'action. L'expérience du monde, la connaissance des hommes, l'œil scrutateur du génie, ne suffisent point pour opérer une élection salutaire; il faut encore, au nouveau souverain, le sacrifice généreux des souvenirs amers, de la vaniteuse jalousie des talens, de tant d'autres séductions qui environnent la puissance suprême: Théodoric eut le courage d'aimer les vertus qu'il avait dans les partisans de son prédécesseur, et d'honorer dans tous les talens qu'il n'avait pas. Artemidore, Boëce, Liberius, Simmaque, Cassiodore

et tant d'autres personnages célèbres dont les vertus et les talens illustrèrent son règne dans les premières magistratures, attestent la sagacité de son jugement, et la sagesse de son système.

Artemidore, Grec illustre, fut son favori, mais un favori sans intrigues, sans bassesse, dont le crédit fut uniquement employé au bien être de ces nouveaux concitoyens.

Cassiodore attaché d'abord à la cour d'Odoacer, s'était retiré, incertain de sa destinée, chez les Brutiens, après la défaite de ce roi; Théodoric l'appella à la cour, et l'élevant successivement aux premières charges de l'état, il le fit son secrétaire, son confident, son conseiller et son ami. Revêtu de toutes les dignités, questeur, maître des offices, patrice et consul, Cassiodore signala, dans toutes les fonctions, sa capacité et sa vertu.

Les lettres qu'il écrivit au nom de Théodoric et de son successeur, sont un monument de la sagesse du roi et de l'érudition du secrétaire. La barbare élégance qui les dépare, est une suite de la corruption du goût dont les génies du premier ordre ne se garantissent point (1).

---

(1) *Lebeau, Tiraboschi, Denina, Giannone.*

De tous les magistrats partisans d'Odoacer, celui qui lui avait été plus inviolablement attaché, c'était Liberius. Théodoric lui fit un mérite d'un attachement qu'avec une ame vulgaire il aurait puni comme une offense. Liberius, écrivait Théodoric au Sénat de Rome, ne vint pas vers nous dans l'attitude d'un vil transfuge qui délaisse son souverain dans le malheur; il ne feignit pas de la haine contre son maître vaincu, pour se captiver la bienveillance du vainqueur. Liberius, ajoute encore Théodoric, a soutenu avec fermeté la ruine de son roi, et, sans recourir à la bassesse, il a attendu les événemens avec patience et résignation.

Liberius fut maintenu dans la préfecture, et le succès du magistrat justifia le choix du souverain. Le vertueux préfet exercea les nobles fonctions de sa magistrature avec cette sage modération, qui sait concilier le bien des gouvernés avec les besoins du gouvernement: il mérita les bénédictions du peuple, les éloges de ses contemporains et le souvenir de la postérité.

Qu'il me soit permis d'honorer ici la mémoire de ce magistrat vertueux, en rapportant quelques phrases d'une lettre d'Ennodius, alors Diacre de Pavie (1).

(1) *Denina. Rivol. d' Italia.*
Je transcris avec complaisance cet écrivain esti-

Sous vos prédécesseurs, écrivait-il à Liberius, les dépenses énormes du trésor public ne pouvaient suffire à nourrir l'Italie, tout-à-coup vous avez donné à la nation l'espoir de se relever de sa chûte, et vous l'avez mise en état de payer ses contributions. La sagesse de votre administration, nous donne les moyens d'envoyer, avec plaisir, au trésor public les sommes que nous en recevions habituellement avec regret. Votre ministère a ramené parmi nous l'abondance. Le Ciel a secondé vos efforts, et vous avez fait le bien public, en améliorant les finances de l'état. Vous êtes le premier, depuis long-tems, qui se soit avisé de faire vivre l'armée dans l'abondance, sans ruiner les citoyens, et vous avez réussi. C'est à vous, après Dieu, que nous devons le bonheur de pouvoir nous avouer riches sans crainte, sans inquiétude, sous le gouvernement d'un roi toujours puissant et toujours victorieux.

La flatterie et l'intérêt auraient pu dicter ces éloges. L'histoire atteste les vertus du magistrat auquel ils sont adressés.

---

mable. Il dirigea mes premiers pas dans la carrière littéraire, je lui dois mes premières connaissances, l'amour des lettres, et si on peut les appeller ainsi, mes premiers succès. Le souvenir de ce bienfait est gravé dans mon cœur; le sentiment de ce que je lui dois ne me quittera jamais. Cœurs froids, ames ingrates, durs égoïstes, passez cette note, elle ne s'adresse point à vous.

Le seul reproche qu'ait essuyé l'administration de Théodoric, dit un historien moderne, est la distribution des terres de l'Italie à ses Ostrogoths. Théodoric ne pouvait la leur refuser sans injustice, il l'effectua avec sagesse. Il contint par sa fermeté, la cupidité du vainqueur, et allégea par sa modération, le fardeau des vaincus. Loin d'imiter les Francs qui avaient privé les Gaulois de leurs biens, de leurs loix et de leur liberté, Théodoric borna à un tiers des terres de l'Italie, la portion qu'il destina aux compagnons hardis de sa gloire, et de ses exploits. C'était une spoliation, mais une spoliation nécessitée par la nature même de sa conquête, il tâcha d'en adoucir l'odieux par le titre respectable d'hospitalité, et il trouva dans le résultat même de ses victoires les moyens d'en diminuer la masse. Une grande partie des terres qu'Odoacer avait donné à ses soldats pour prix de son élévation, dut nécessairement, après la défaite de ce roi, se trouver dévolue au fisc, par la mort ou l'émigration des propriétaires. Théodoric la comprit dans la masse du tiers des terres qu'il fixa pour le partage de ses nationaux. D'ailleurs la distribution de ce nouveau peuple sur le territoire Italien, se conciliait avec les intérêts des nationaux.

Le pays manquait généralement d'habitans,

les guerres, la peste, la famine en avaient englouti la population; la Toscane, l'Emilie étaient presque désertes, et des landes immenses en friche attestaient le dépeuplement et l'abandon.

La distribution de ces hôtes nouveaux dans les provinces Italiennes, se fit sans trouble et sans confusion.

La justice distributive en règla le partage, le lot de chacun fut proportionné à sa naissance, à son emploi, au nombre de sa famille, de ses esclaves, et des têtes de bétail qu'il possédait. Théodoric les assujettit aux lois Romaines, mais il leur conserva le privilège d'être jugés par un juge de leur nation; celui-ci s'associait un jurisconsulte Romain, lorsqu'un italien faisait partie du procès. Ce n'est pas la force qui doit régner ici, c'est la justice, disait-il en général à ses sujets; que les deux nations jouissent du bienfait de la paix dans un même empire, sous les auspices de leur divinité respective. Vous vivez ici sous la même domination: vivez amis, que les Goths chérissent les Romains comme leurs voisins, et leurs frères, que les romains chérissent les Goths comme leurs défenseurs. Sachez, ajoutait-il, que je vous aime tous également, et celui-là aura une plus grande part à ma bienveillance, qui montrera plus de respect

et de soumission aux lois. Il assigna aux Goths les emplois de la guerre, les arts, l'industrie, les honneurs et les émolumens de l'administration civile furent réservés aux naturels du pays. (1).

Démarcation funeste qui ôta au gouvernement cette union d'esprits et d'opinions qui constitue la force morale de l'état. La misère engagea quelques Romains à suivre les mœurs des Goths, la mode ou la convenance firent adopter aux Goths enrichis, les usages et l'habit plus comode des Romains. Mais Théodoric n'encouragea pas ces conversions mutuelles. Il redoutait pour ses soldats les mœurs corrompues des Italiens. Il assujettit ses troupes à une discipline sévère et la fit observer avec fermeté. Les Goths contractèrent peu à peu l'habitude de la sobriété, de la modestie, de l'obéissance aux chefs, du respect aux loix, de la soumission aux devoirs de la société. Au milieu de l'immoralité générale, ils conservèrent la pureté de leurs mœurs, et Salvien a pu dire

---

(1) Emmanuel Tesauro rapporte à l'établissement des Goths en Italie, la naissance de la langue Italienne.

Ma questa (tirannide) divenne regno quando Teodorico divenne Romano nell'abito, nella favella, e nelle leggi; allora di due popoli si fece un popolo, di due linguaggi un linguaggio, in cui latineggiando la barbarie, e barbareggiando la latinità, nacque la bella lingua Italiana.

d'eux, avec raison, que les barbares avaient purifié, par leur pudeur, les souillures de l' impudicité romaine.

Les terres que Théodoric distribua à ses Goths, leur tenaient lieu de solde.

Dès que le signal de la guerre les appellait, ils marchaient sous les ordres des commandans des provinces qu'ils habitaient; ils faisaient tour-à-tour, ou d'après le choix du souverain, le service du palais et celui des frontières. L'exercice journalier, les revues annuelles, les simulacres de guerre, les évolutions fréquentes, tenaient en haleine l'esprit martial de ces guerriers, bien persuadés qu'ils ne pouvaient conserver leurs propriétés que par les moyens qu'ils avoient employé à les conquérir.

Il faut, écrivait Théodoric à Senorio, que le soldat apprenne, pendant la paix, ce qui lui sera utile à la guerre. Le salut de la République est dans la force de ses défenseurs armés. La victoire appartient à celui qui a appris à combattre.

Les soldats obéissaient sans regret; Théodoric veillait à leurs besoins.

L'armée qui a faim, disait-il, ne peut conserver la subordination, il faut qu' elle aie ses distributions régulières, il faut que le soldat obtienne sa solde, qu'il puisse acheter ce dont

il a besoin, afin qu'il ne pense pas à ce qu'il pourrait dérober ou ravir.

Avec de tels principes, sous une administration ferme, les troupes ne dûrent manquer jamais de subsistance et les sommes destinées à leur entretien, ne fûrent jamais la proie des receveurs ou l'aliment du luxe d'avides fournisseurs.

Après l'organisation de l'armée, celle de la justice fut une des branches du gouvernement qui tint le plus à cœur à Théodoric.

Ce héros véritable ne borna pas l'exercice de sa puissance, à commander l' observance des lois romaines qu'il avait conservées, ou rétablies, il en surveilla l'exécution avec constance et fermeté, et si nouveau législateur, il ne débrouilla pas le cahos des lois indigestes, absurdes et souvent contradictoires qui formaient le code de Théodose, il fit cesser les abus innombrables de la mauvaise administration qui avait préparé la ruine de l'empire, et fait pendant des siècles, le malheur des habitans.

Le peu de lois nouvelles qu'il ajouta successivement à celles qu'il avait trouvé établies utilement, portèrent ce caractère de sagesse, de clarté et d'équité qui justifie la peine décernée contre ses infracteurs. La justice est l'ame de la souveraineté, disait Valentinien,

et la sévérité est l'ame de la justice. Théodoric sentit la vérité de cette maxime, mais il en tempéra l'excès par la clémence ; cette vertu difficile des souverains, trop souvent exagérée, qui est l'indulgence de la loi en faveur de l'humanité, et non le pardon injuste de la peine méritée. Des juges prévaricateurs payèrent de leur vie le déni ou le retard de justice envers leurs administrés ; des criminels moins éclairés obtinrent de la vertu du souverain, le tems de se corriger et de se repentir.

On vit le roi juste reprocher amèrement à Théodate, son parent, des vices qu'il abhorrait, et décerner un mandat sévère contre Faustus préfet du prétoire, coupable de concussions et de tyrannie.

Le diplôme de maître des offices adressé à Eugenius, personnage illustre, contient ces phrases remarquables du roi d'Italie: « *Soyez le* » *temple de l'innocence, le sanctuaire de la tem-* » *pérance, l'autel de la justice. Que rien de pro-* » *phane n'approche de la pensée d'un juge. Sous* » *un prince pieux l'exercice de la justice doit être* » *une espéce de sacerdoce.* »

Théodoric pardonna aux Liguriens, peuple brave et courageux, difficilement soumis, leur résistance opiniâtre et leurs révoltes réitérées.

Au moment de frapper par un exemple de sévérité ordinaire aux tyrans, ces peuples rebelles, il se laissa désarmer par les prières d'Épiphane, prélat respectable par sa sagesse, et par des mœurs exemplaires; il borna à l'exil de quelques chefs incorrigibles, une punition qu'il accorda bien plus à la tranquillité publique, qu'au sentiment de la vengeance.

Il fit plus: il chargea ce même Epiphane, dont il appréciait le mérite, de la délivrance des Liguriens, que les Bourguignons avaient fait prisonniers pendant leurs dernières incursions en Italie. Mission importante et digne d'un ministre de la religion. Six mille Liguriens durent à l'influence du souverain, et à l'habileté du négociateur, le bonheur de revoir le sol natal, outre un grand nombre de captifs Italiens que le respectable prélat racheta, soit avec les largesses de Théodoric, soit avec les pieuses libéralités de quelques riches Gaulois. Théodoric ne borna pas sa générosité à briser leurs chaines: il les remit en possession des terres qu'ils avaient perdues pendant leur captivité. Si le roi des Goths n'avait voulu régner sur les Italiens que par les armes, et assurer sa domination sur la ruine des peuples conquis, la force des Goths lui en fournissait les moyens, et il aurait trouvé

dans les mœurs du tems, son droit et son excuse. Mais ce conquérant, dont le règne devait effacer la gloire du nom romain, ne prenait conseil que de la bonté de son ame, de ce sentiment généreux qui commande l'admiration et gagne les cœurs. Que les autres conquérans pillent ou détruisent les villes qu'ils ont conquises, disait-il, pour nous, nous voulons faire regretter aux vaincus de ne l'avoir été plutôt.

Juste dans la fixation des impôts, impartial dans la taxe de l'annone, équitable dans les dégrèvemens, éclairé dans la distribution des secours, libéral dans les recompenses, clément, mais inflexible dans les punitions, économe pour son personnel, frugal dans son intérieur, Théodoric parut avoir adopté pour base de toutes ses actions cette maxime admirable que l'empereur Léon avait consigné dans une de ses loix, et démenti par tout son règne: la justice, étant le plus noble partage de la majesté souveraine, les princes ne doivent se croire permis que ce qui l'est aux particuliers.

L'agriculture languissante se ranima sous des auspices aussi heureux, et la fécondité du sol répara bientôt les pertes d'une longue et cruelle dévastation; l'abondance des productions raviva le commerce, les villes se repeuplèrent de négocians, d'artisans, d'ou-

vriers, l'aisance renacquit de l'industrie, le luxe reprit son influence sur des citoyens qui jouissaient paisiblement de leur fortune sous l'égide des loix, et la confiance publique rétablissant la circulation des espèces, facilita les échanges, et redonna une activité nouvelle aux opérations commerciales. La suppression des droits onéreux du fisc, les franchises accordées aux villes et aux ports de mer, la réparation des routes, la réorganisation des postes et des relais, la répression du brigandage, le rétablissement d'une libre circulation dans l'intérieur, la protection réelle accordée à l'industrie, au négoce, la sagesse des réglemens, rendirent à la nation ses forces et son activité, et les arts d'agrément, reparaissant avec le luxe et la tranquillité publique, ramenèrent à ces peuples des nouveaux besoins et des jouissances nouvelles. Les belles campagnes de Baye, et les rians bocages du Tibre et de Peneste, reprirent leur ancien éclat, et la côte orientale de l'Adriatique se transforma bientôt en une nouvelle Campanie qui communiquait avec le palais de Ravenne, par une navigation agréable et sûre, de plus de cent mille d'Italie.

L'agréable solitude de Come et ses délicieux environs, furent le sujet des soins, des regrets et des éloges du célèbre Cassiodore; et l'Italie

depuis les alpes jusqu'à l'extrémité de la Calabre, reprit en peu d'années, tout l'éclat que lui assureront toujours la fertilité de son sol, la douceur de son climat, l'abondance de ses eaux et le courage de ses habitans, lorsqu'elle sera réunie sous un gouvernement seul, ferme, éclairé et constitutionnel.

Théodoric protégea les arts et les encouragea, mais il en dirigea les progrès vers l'utilité publique, et la splendeur nationale. Ravenne, Vérone, Pavie, Spolette, Naples et Rome elle-même, sous son administration, s'embellirent d'édifices nouveaux, ou de la réparation de leurs anciens monumens. Des bains publics, des portiques, des ponts, des citadelles, des temples, des palais, des hôpitaux, des manufactures s'élevèrent sur les différens points du royaume, aux frais du trésor public, sans augmentation d'impôts, sans exactions fiscales, sans prestations personnelles, et sans le concours même volontaire du crédit, et des revenus des citoyens.

Ravenne, résidence ordinaire de la cour, égala bientôt la ville de Rome par la magnificence de ses édifices, l'affluence des étrangers, le luxe des habitans, la variété des spectacles, l'aisance, l'industrie et la tranquillité des citoyens.

Théodoric n'y vivait pas renfermé dans son palais, comme un tyran rongé de soupçons et de craintes; l'accès au trône était ouvert à tous les citoyens; les avenues du palais étaient gardées par des guerriers disciplinés, non défendues par des esclaves cruels, ou des lâches prétoriens. La curiosité des étrangers et les jouissances des habitans, n'étaient pas taxées aux portes de la ville, ouvertes nuit et jour; la circulation était surveillée, mais non interrompue par une police arbitraire; et sans délateurs, sans sycophantes, la ville et le royaume jouirent d'une telle sûreté, qu'il était passé en proverbe: qu'on pouvait laisser sa bourse au milieu d'un grand chemin, certain de la retrouver.

Théodoric visita Rome et ses monumens. La renommée de ses victoires, la réputation de sa sagesse et la réalité de ses bienfaits, l'avaient précédé dans cette ancienne capitale du monde. Le peuple y jouissait des trois principaux avantages qu'une capitale offre à ses habitans, une bonne police, l'abondance des vivres et des spectacles. Les patriciens avec la jouissance paisible de leurs richesses, devaient à la modération du conquérant la conservation de ces titres flatteurs que leurs ancêtres avaient dû à leur propre mérite et à leur autorité. Le roi des Goths recueillit

sur toute la route, les bénédictions des habitans dont il avait terminé les longues souffrances par le rétablissement des lois, de l'ordre et de la paix. Le peuple se porta en foule hors des portes de Rome, et le Sénat vint en pompe recevoir le héros qui avait su respecter les formes apparentes, et jusqu'aux préjugés de la prétendue liberté romaine.

Ce n'étaient plus ces Romains qui, dans la simplicité de leurs mœurs, savaient sacrifier leurs plus chères affections, la voix même de la nature, à la défense de leur liberté.

Rome sans vertus, sans énergie, sans esprit public, avait des habitans, elle n'avait plus de citoyens. Satisfaits d'un vain titre qui flattait leur vanité, les patriciens, depuis long-tems, pliaient volontiers leur front humilié sous les ordres d'un maître, quelqu'il fût, et le peuple ne conservait de son ancien caractère, que le goût des spectacles et l'esprit de sédition.

Théodoric, suivant l'usage des empereurs, distribua des largesses au peuple; il accueillit les sénateurs avec une extrême affabilité. Il fut harangué en plein sénat, et Rome s'énorgueillit de l'auguste cérémonie qui lui rappellait le souvenir de sa puissance et de sa grandeur passée. On prodigua au héros Goth,

au libérateur de l'Italie, les titres les plus flatteurs. On l'appella un second Trajan, un nouveau Valentinien, il méritait celui de père de la patrie ; en effet, depuis Marc-Aurèle, l'Italie n'avait jamais été ni plus florissante, ni plus tranquille, et Rome elle-même avait repris, sous la domination du roi des Goths, une existence nouvelle.

La Pouille, la Calabre, et la Sicile versaient dans ses magasins le tribut en bleds nécessaire à la consommation d'un peuple toujours inquiet sur sa subsistance : les indigens recevaient une ration de pain et de viande par jour, et tous les emplois qui avaient rapport à leur santé ou à leurs besoins, étaient réputés honorables. La sûreté de la ville était maintenue avec vigilance, et fermeté. Le sénat recevait des égards que Théodoric avait pour cet antique colosse, toute la considération qui pouvait flatter la vanité des romains. Les arts, et les lettres reparaissaient sous l'influence d'un gouvernement modéré et pacifique. Le théâtre Pompée déstiné à la musique, à la pantomime et à la comédie, survivait aux malheurs des tems, et les jeux du cirque n'étaient pas encore tombés entièrement dans l'oubli. L'Afrique fournissait encore au Colisée des bêtes sauvages pour assouvir la férocité de ce peuple oisif et indigent, toujours avide de ces pro-

digalités barbares, qu'une politique coupable avait établi pour capter sa bienveillance et alimenter son abrutissement; Théodoric connaissait les Romains, ne pouvant déraciner leurs vices tout-à-coup, il respecta leurs préjugés, il toléra avec patience, et réprima avec douceur les factions, qui avaient rempli si souvent le Colisée de clameurs et de sang; il porta une surveillance active et suivie sur cette branche de police qui intéresse de si près l'ordre et les mœurs; les sénateurs, les consuls eux-mêmes prenaient parti pour les différentes couleurs (1), qui divisaient les spectateurs et partageaient avec la plus vile populace, l'infamie de ces malheureux triomphes. Théodoric s'efforça de mettre un frein à cette licence scandaleuse; il avoua lui-même que l'amour de la République Romaine l'engageait à descendre à des détails sur les spectacles du peuple, dont l'allégresse forme la félicité, et vous, disait-il aux sénateurs, vous dont la gravité et la décence, sont le plus bel appanage, vous ne devez point partager, ou fomenter les clameurs sanguinaires et absurdes d'une populace égarée (2).

---

(1) Les verts et les bleux.

(2) Telle était la passion des Romains pour les spectacles qu'obligés de quitter Rome après le pillage

Théodoric monta souvent au capitole, il visita avec une curiosité constante et avec l'admiration d'un homme de goût, tous les monumens de cette ancienne capitale d'un peuple roi ; mais ce qui fixa plus particulièrement son attention, ce fûrent la magnificence de ses édifices, la solidité de ses acqueducs, la salubrité, et l'abondance de ses eaux.

L'admiration de Théodoric pour les restes étonnans de l'ancienne gloire de Rome, ne fut pas un sentiment stérile ; il les entoura d'une surveillance conservatrice ; c'était peu d'empêcher les dégradations volontaires des particuliers par des loix et des peines, il fixa des fonds sur le trésor public pour les réparations annuelles. Il créa un officier spécial pour l'inspection et la garde de tous ces monumens, et le produit des douanes de Lucrinum fut entièrement destiné à la réparation des murs de la ville, des édifices publics, des statues, de tous ces chefs-d'œuvres, prodiges de l'art, que ce roi Goth regardait comme un des plus beaux ornemens de son royaume (1).

---

d'Alaric, ils se réfugierent à Carthage. Leur premier soin fut de courir au Théâtre et d'y prendre part aux factions des spectateurs.

(1) *Tantum itaque et honoris, et studii Romanæ impendit urbi exornandæ, ut multo plus in eam contulerit, quam plerique fecerunt imperatores ; qui se patres patriæ dici gaudebant.* Coclæns. vit. Theod.

Après sept mois de séjour à Rome employés, non à ruiner l'état par les prodigalités d'une représentation fastueuse, mais à satisfaire une curiosité attentive et dirigée vers l'amélioration de la chose publique, Théodoric revint à Ravenne, au grand regret des Romains. Là on le vit pendant tout le cours de sa vie, constamment occupé à faire chérir son gouvernement au-dedans, et à le faire respecter au dehors; les affections paisibles, les douces jouissances de bon époux, de tendre père, d'ami sûr, de roi bienfaisant, faisaient une agréable diversion aux travaux assidus et pénibles de l'administration.

La culture de son jardin, la chasse, le jeu de paume et la société des savans, dont il avait entouré le trône et sa personne, offraient aux héros un délassement qui ne troublait jamais le repos de sa conscience (1). C'était dans ces conversations instructives d'où le mérite du maître bannissait la contrainte du courtisan, que Théodoric puisait les connaissances du goût, de la politique, du bien public, dont il avait le germe, et le sentiment dans le cœur. Il se plaisait à ces conversations libres,

(1) *Sidonius Appollinaris* donne le détail de la vie privée de Théodoric, de ses mœurs et de ses habitudes domestiques.

et amicales qui roulaient tour à tour sur l'histoire, sur la géographie, sur l'astronomie, sur la physique et sur les phénomènes de la nature; il y prenait part avec l'attention d'un homme qui sent le mérite de l'instruction. Loin que son amour propre reçut des atteintes pénibles de la jalousie des talens qu'il n'avait pas, son amour pour la gloire, mais pour la gloire utile à l'état, le portait à exciter, à provoquer, à encourager les observations, les réflexions, la critique même sur ses opérations. Il étudiait ainsi dans les livres vivans ce que les préjugés de sa naissance ne lui avaient peut être pas permis d'apprécier dans sa jeunesse, et Athalaric son fils et son successeur, put avec raison écrire à Cassiodore ces mots remarquables: » Grace à vos soins, et à votre » savoir, mon père a paru sur le trône avec » la simplicité et l'éclat d'un philosophe »

Quelques historiens, sur l'assertion hasardée d'un anonime, prétendent que Théodoric ne savait ni lire, ni écrire. Il est possible que Théodoric ait défendu aux enfans Goths l'éducation efféminée et la futile instruction des pédagogues Romains; il a pu dire en grand homme et craindre avec raison, que les enfans après avoir eu peur d'une férule, trembleraient à la vue d'une épée; mais il est difficile d'accorder le barbare mépris pour les

lettres dont on l'accuse, et l'ignorance grossière qu'on lui attribue, avec les honneurs, les égards et la faveur constante dont il distingua les savans, les artistes et les littérateurs pendant tout le cours de sa vie.

Quel serait donc ce prodige de sagesse et de bonheur, qui, l'ame pétrie d'un barbare mépris pour les lettres, fort de ses victoires et de sa puissance, impunément despote, s'il avait voulu l'être, aurait environné son trône de tout ce qu'il y avait de plus célèbre parmi ses sujets vaincus, placé les plus distingués par les talens, les lumières et les vertus, dans les premières magistratures, fait ses délices journalières de leurs avis, de leurs conseils, de leurs entretiens, et égalé par la sagesse de son administration et de ses réglemens, les règnes des Marc-Aurèles et des Antonins?

Quand mon père, écrivait encore le roi Athalaric à Cassiodore, alors préfet du prétoire : quand mon père se reposait des soins de l'état, il recueillait les maximes de vos discours, pour régler ses actions sur l'exemple de l'histoire et égaler ses faits à ceux de l'antiquité.

Ce fut sans doute dans les entretiens familiers que Théodoric puisa ce système de tolérance religieuse, qui ferait à elle seule l'éloge de son gouvernement.

Théodoric élevé dans la croyance des Ariens, trouva l'Italie toute ortodoxe, professant le symbôle de Nicée. Il respecta les opinions religieuses des Italiens et assura aux Goths le libre exercice de leur culte, il repoussa loin de lui le fanatisme des sectaires et la puérile prétention d'examiner en roi les subtils argumens des théologiens. Il savait que la violence, en fait de religion, est une tyrannie aussi absurde qu'odieuse, et que l'autorité qui ordonne en matière de foi, révolte au lieu d'éclairer. Nous n'avons aucun empire sur la religion, disait-il, parce que la croyance doit être libre: il professa l'arianisme, il toléra le catholicisme, il protégea les juifs contre les fanatiques orthodoxes, et conservant avec fermeté la suprématie qui seule peut maintenir le bon ordre, il ne permit jamais que sous le prétexte de régler les consciences, le sacerdoce s'arrogea le droit de troubler le royaume.

L'évêque de Rome, déjà honoré alors du titre respectable de Pape, exerçait sur l'esprit des Romains, une grande influence, mais la hiérarchie ecclésiastique ne prenait pas encore part aux affaires civiles, et sa jurisdiction était bornée à celles de croyance et de dogme.

Théodoric maintint les limites du pouvoir spirituel et contint les ministres d'un Dieu de

paix, dans le cercle de leur mission, sans manquer cependant aux égards dûs à la sainteté de leur ministère. Il honora Épiphane et Césaire, évêques de Pavie et d'Arles, il prit souvent leur conseil, malgré la différence de religion; et des prêtres orthodoxes trouvèrent dans le palais du roi Arien, les honneurs et les distinctions dûes à leurs vertus, à leur mérite, à leur rang; mais le clergé déjà alors peu exemplaire, fut rappellé aux institutions anciennes, à la discipline primitive. Théodoric défendit les simonies, régla les élections, jugea la compétence, restreignit les privilèges, arrêta les prétentions, réprima les abus, punit les dérèglemens et assujettit les ministres du culte aux lois et aux magistrats séculiers, tant dans les matières civiles, que dans les affaires criminelles, comme membres de la même société.

La précaution qu'il eut de défendre à tous ses sujets de se faire prêtres ou moines, sans la permission du gouvernement, atteste la prévoyante sagacité de son jugement; la salutaire indifférence d'un homme d'état et d'un philosophe éclairé sur les objets de croyance, ne le quitta jamais; ses favoris, sa mère même eurent la liberté de professer le synode d'Athanase; Théodoric étendit ses largesses aux églises orthodoxes, il déposa lui même ne offrande

sur le tombeau de s. Pierre, sans rechercher quelle était la croyance de cet apôtre, et durant tout son règne, on ne peut citer un seul catholique qui de gré ou de force, ait embrassé la religion du vainqueur. (1)

Tandis qu'un prince Ostrogoth forçait les Italiens à souscrire à la paix de l'église, et maintenait avec sagesse la paix de l'état, l'empire de l'Orient était livré à toutes les fureurs des disputes théologiques et aux excès de la guerre civile. Zenon qui ne savait pas gouverner un empire, avait prétendu gouverner la croyance par son *Hénotique* fameux. Il avait laissé à son successeur un état rempli de troubles, de factions, de sectes, de fanatisme, de désordre et de confusion (2).

---

(1) Voyez, dans *Coclæns, vit. Theod.*, le détail de largesses de Théodoric à l'église orthodoxe.

(2) L'Occident, l'Orient et l'Egypte formaient trois communions séparées. L'empereur Anastase entretint ces divisions, il en fit naître de nouvelles. A force de se disputer, les évêques du même parti finissaient par se séparer encore. Constantinople fut pillée et brûlée à plusieurs reprises, par ses propres citoyens.

L'empereur Anastase réduit à se cacher, parut au cirque sans couronne, en suppliant, pour ne pas perdre sa dignité. Porté au trône par l'adultère bien plus que par les vertus qu'il avait affecté sous Zenon, il ne fit bientôt voir sous la pourpre impériale que lâcheté, avarice et parjure.

La mort du pape Anastase en 498, offrit à Théodoric l'occasion d'exercer, pour la paix de l'église et de l'état, une suprématie, dont les empereurs d'Orient ne savaient qu'abuser au détriment de la religion et de l'humanité. Quoique Anastase, successeur de Zenon, eût sanctionné les victoires et la conquête de Théodoric vers la troisième année de son règne, cet empereur inhabile à revendiquer ouvertement des droits qu'il n'avait cédé qu'à regret, attendait des événemens, l'occasion de mettre en mouvement les ressorts d'une politique astucieuse et perfide; il entretenait dans Rome des intelligences secrètes, et connaissant l'influence qu'exerçaient les papes, déjà riches et puissans, sur l'esprit des romains, il n'avait cessé de rechercher et de cultiver leur amitié. La nouvelle élection du pape donna lieu à la cour de Constantinople de redoubler ses intrigues, et Festus, sénateur romain, vendu à la cour, ayant promis de faire tomber le choix sur un individu dévoué à l'empire, fit nommer Laurentius contre Simmaque qui avait été élu par la majorité du peuple et du clergé. Les deux papes se disputèrent à main armée le siège de Rome, et ce schisme aurait ensanglanté toute l'Italie, sans la fermeté de Théodoric. Les deux prétendans furent mandés à Ravenne.

Le souverain écouta leurs raisons avec le sang froid d'un juge impartial, et il décida en faveur de celui qui avait la préélection et la majorité des suffrages. Simmaque fut confirmé dans le pontificat, mais le parti de Bisance ne se tint pas pour vaincu; ne pouvant attaquer la décision du souverain, il intrigua contre le pontife, lui suscita des ennemis, l'accusa de crimes odieux, et soulevant une grande partie du peuple et du sénat, il demanda à Théodoric l'envoi d'un visitateur.

Pierre, évêque d'Albine, nommé à cet effet par le roi, arriva à Rome pour examiner les accusations, se laissa gagner par les promesses de Festus, et sans approfondir la vérité, il dégrada Simmaque, le dépouilla des ornemens pontificaux, et lui ôta l'administration du diocèse et de l'église; une telle précipitation remplit Rome de tumulte et de sang. Théodoric fidèle à son système de réserve en matière de croyance, convoqua à Rome un synode, où il appella tous les évêques de l'Italie; Ceux de la Ligurie, de l'Emilie, de Vénise passèrent à Ravenne, et parlèrent à Théodoric en faveur de Simmaque.

Le synode admit le pontife accusé à se purger par le serment. Ç'aurait été prolonger les troubles, que de s'arrêter au long examen

d'accusations toujours difficiles à décider, lorsque l'esprit de parti en fait les frais. Théodoric ratifia la sentence du synode, et appréciant de pareils schismes à leur juste valeur, il soutint les droits et la dignité du souverain. Rome obéit, l'empereur d'Orient qui était séparé de l'église latine, reprocha à Simmaque l'inefficacité de sa justification, le pontife publia son apologie, un second synode confirma les décisions du premier, et le diacre Ennodius fit passer un décret portant que le saint Siége rend impécables ceux qui l'occupent, ou plutôt que Dieu ne permet d'y monter qu'à ceux qu'il a prédestiné à être saints: maxime absurde qui, étayée des progrès de l'ignorance et de la superstition, fournit à Grégoire VII et à ses successeurs, le fatal pouvoir de bouleverser l'Europe par les terreurs de la superstition.

Peu de politiques, dit un historien judicieux (1), ont égalé Théodoric dans l'art de ménager les intérêts d'un royaume, d'en affermir les fondemens, et de prévenir les entreprises des voisins; dédaignant la politique des romains qui nourrissaient la division entre leurs voisins pour mieux les asservir,

---

(1) Millot.

Théodoric, maître de l'Italie, renonça avec une modération peu commune, à tout projet d'agrandissement, et les nations barbares se soumirent sans regret à la puissante médiation d'un roi, qui ne cherchait qu'à les civiliser et à terminer leurs quérelles.

Les Livoniens venaient des bords de la Baltique déposer dans le palais de Ravenne, l'ambre de leurs rivages. Les ambassadeurs des contrées les plus lointaines apportaient de présens considérables en esclaves, en chevaux, en armes, ou animaux sauvages; ils s'en retournaient remplis d'admiration pour la sagesse, la courtoisie et la magnificence du roi Goth, et comblés de présens bien au-dessus de ceux dont ils avaient accompagné leur mission.

Ces présens, gages de l'amitié ou de la politique des rois, étaient choisis parmi les produits les plus rares de l'industrie italienne, dont Théodoric tirait une juste et louable vanité. Ayez dans votre patrie, écrivait-il au duc de Bourgogne, en lui envoyant un quadran solaire, un clepsydre et un musicien; ayez dans votre patrie ce que vous avez admiré dans les villes romaines. Il est juste que le prince qui m'est uni d'affinité, partage les biens dont je jouis. Que sous votre domination la Bourgogne apprenne à apprécier l'in-

dustrie des italiens, et à admirer les inventions de l'antiquité (1).

Une correspondance amicale et suivie avec la région du Nord, dont les Goths tiraient leur origine, facilitait aux italiens le commerce des fourrures qu'on tirait alors de la Suède.

Les contrées peu fertiles de la Rhétie, de la Norique et de la Dalmatie, furent soumises à un gouvernement régulier et sévère, et le palais de Ravenne offrit un asile généreux à un des rois des Scandinaves, qui avait abdiqué volontairement ou contre son gré, la souveraineté.

Les alliances diverses que Théodoric contracta avec les Francs, les Bourguignons, les Vandales, les Visigoths et les Thuringiens, sont des preuves irrévocables de la justesse de ses vues, et de la prévoyante sagacité de son système politique. Il épousa Andelfeda, sœur de Clovis, qui venait d'élever sur les ruines de Siagrius, les bases de la monarchie française. Des deux filles qu'il avait eu d'une concubine, il en donna une en mariage au roi des Visigoths, maître de la Provence, et l'autre au roi de Bourgogne. Sa sœur passa en Afrique avec une

---

(1) Le clepsydre a été inventé par Nafica, censeur. *Censorius de nat. div.*

garde de mille nobles de race Gothique, consolider par l'hymen, l'alliance du roi d'Italie avec le roi des Vandales.

C'est ainsi que l'habile Théodoric appuyait en Occident une espèce d'équilibre, contre lequel l'ambition du fier Clovis commençait déjà à se déclarer, tandis qu'il s'assurait en Afrique de puissans moyens de diversion contre les entreprises de la cour de Constantinople.

L'empereur Anastase, jaloux de la gloire et des succès de Théodoric, excité peut-être par le fanatisme des orthodoxes Italiens, rompit la paix que l'Amale s'était étudié, à force d'égards, de conserver avec l'empire.

Le motif de la guerre était la jalousie du pouvoir; la protection que Théodoric avait accordé à un chef d'une tribu des Huns, en fournit le prétexte. La guerre s'alluma sur les frontières de la Dacie. Sabinien, général recommandable par ses talens et ses vertus, s'avança à la tête de dix mille Romains, et distribua des munitions et des armes aux tribus les plus féroces de la Bulgarie. Les premières hostilités ne tournèrent pas à la gloire de l'empire. Les historiens nous ont conservé la harangue de Pitza, général des Goths, à ses soldats avant la bataille; elle porte l'expression forte, et naïve du sentiment: camarades, vous connaissez votre roi; nos ennemis le con-

naissent aussi; ils l'ont vu combattre, montrez-leur que vous lui ressemblez; il vous voit quoiqu'absent, aucune des belles actions que vous allez faire, ne lui sera inconnue. L'armée des Goths, quoiqu'inférieure en nombre, défit les troupes impériales, et le général n'ayant pas donné le signal du pillage, aucun soldat ne toucha aux dépouilles de l'ennemi.

La cour d'Orient essaya en vain de réparer la honte de cette défaite par l'armement de 200 navires, et de huit mille hommes qu'elle envoya piller les côtes de la Pouille et de la Calabre. Ces pirates assiégèrent la ville de Tarente, brûlèrent les villages, pillèrent les terres, enlevèrent les habitans, détruisirent tout ce qu'il ne purent emporter, et fiers de leurs dévastations, ils reportèrent au détroit les dépouilles de ces peuples malheureux et innocens que l'empereur regardait encore comme sujets de l'empire.

La célérité peu croyable avec laquelle Théodoric fit construire et armer mille navires légers, ne donna pas le tems aux pirates Grecs de renouveller leurs affreux brigandages, et la valeur Gothique força bientôt la perfidie Grecque à demander une paix, que le grand Théodoric voulut consolider encore par sa modération (1). Cette vertu difficile dans

(1) Exemples rares dans l'histoire, mais qui perdent le droit de nous étonner dans le siecle de Bonaparte.

la victoire, le roi des Goths tacha de l'inspirer à Clovis, qui déjà maître de Tournai, et de l'Escaut, après avoir étendu sa domination sur les Armoriques entre la Seine, la Loire et l'Ocean, venait de remporter une victoire complette sur les Allemands à Tolbiac, et de soumettre à son empire toute la gaule Belgique.

Vous avez ramené vos Francs à la victoire, lui écrivit Théodoric, et subjugué les Allemands. Soyez clement envers ceux qui sont épouvantés; c'est un triomphe mémorable que d'avoir forcé les Allemands à vous demander la vie; qu'il vous suffise d'avoir vaincu. Croyez à mon expérience; je me suis toujours bien trouvé des guerres que j'ai terminé par la modération. Le fruit de la victoire est le partage constant du guerrier qui sait se modérer, même dans ses succès.

Ce fut dans cette occasion que l'Amale, obtempérant à la demande du premier monarque des Francs, lui envoya un musicien habile, qui, mariant les sons de sa voix mélodieuse aux accords harmonieux de son instrument, écrivait Théodoric, chantera dignement vos exploits, et charmera la gloire de votre puissance.

Mais le fier Sicambre, louable à plusieurs égards, nourrissait une ambition démesurée de s'agrandir, il tint peu de compte des con-

seils d'un allié dont il redoutait cependant la valeur et la puissance, et sous le prétexte de venger la mort de son beau-père, dont Gondebunt avait usurpé le trône, il attaqua le roi de Bourgogne, et le dépouilla du royaume.

Théodoric prévenu par la rapidité des succès de Clovis, n'ayant pu empêcher ce dérangement de l'équilibre politique de l'Occident, en arrêta les effets par la cession qu'il força Clovis de lui faire d'une partie de sa conquête. Le roi des Francs plus guerrier que politique habile, ne tarda pas à se repentir d'avoir contribué lui-même à l'agrandissement d'un voisin déjà trop puissant; il sollicita le roi d'Italie de remettre sur le trône le roi de Bourgogne, et le sage monarque accepta une proposition si conforme à sa politique et à ses vertus.

Clovis devenu chrétien par politique, sans être devenu meilleur, brûlant de la soif d'envahir, fier de ses succès et de la valeur de ses soldats, peu difficile sur les moyens de réussir, sans égard aux lois divines ni humaines, colorant du prétexte de religion ses vues ambitieuses, attaque les Visigoths qui, sous la domination d'Alaric, occupaient cette partie des Gaules, située entre le Rhône et la Loire. La bataille de Vouillé, près de Poi-

tiers, couronna les vœux du roi des Francs, tandis que celui de Bourgogne qui s'était réuni à Clovis, tenait Arles assiégé.

Théodoric ne savait pas s'endormir sur les dangers qui menaçaient sa nation ; la guerre qu'il soutenait alors contre l'empire d'Orient, ne lui permit pas de secourir à tems son parent et son allié ; il le vengea. Une forte armée de Goths Italiens passa les Alpes, défit les rois confédérés, et arrêta les progrès et l'ambition du fier Sicambre, au milieu même de l'éclat de ses victoires.

S'étant rendu maître de la Provence, de la Narbonaise et d'une partie de l'Acquitaine, Théodoric régit ces provinces au nom et comme tuteur du fils d'Alaric. Il apporta dans l'administration de ce pays les mêmes principes de sagesse et d'équité qui avaient rendu à l'Italie son ancienne splendeur, et tacha d'adoucir les maux des peuples qui avaient souffert de la guerre. Il est injuste, écrivait-il à Gemello, d'exiger de l'argent des peuples qui ont exposé généreusement leur vie pour la défense de leur roi. Il pourvut à ce que les châteaux établis sur la Durance, fussent fournis de vivres par les Marseillais, il ordonna la restitution des terres et des biens aux propriétaires à qui elles avaient été enlevées.

Les Avignonais trouvèrent dans la justice du roi des Gots, protection contre la cupidité des chefs militaires, la ville d'Arles vit réparer ses édifices et ses murs aux frais du trésor public, la préfecture du prétoire de la Gaule fut rétablie, les Gaulois jouirent, sous la protection tutélaire de Théodoric, de la paix et de la tranquillité dont jouissaient les italiens, et virent avec autant d'admiration que d'étonnement, le puissant Amale remettre à son petit-fils les états qu'il lui avait conservé pendant sa minorité (1).

L'Italie florissait à l'ombre de la paix et de la stabilité du gouvernement ; des villes nouvelles s'élevaient sur les ruines des anciennes ; l'agriculture s'était ranimée de l'accroissement rapide de la population. La fertilité du sol recompensait généreusement le travail du cultivateur, le commerce débarrassé des entraves de la fiscalité, étendait au loin ses ramifications vivifiantes ; chaque individu jouissait paisiblement, sous l'égide de la loi, du fruit de son travail, du produit de son industrie, du revenu des ses domaines. L'industrie et la paix avaient ramené dans les villes, le luxe et

---

(1) *Cassiod. var. Coclæus. Bovis prêtre. Royale couronne d'Arles.*

les arts, l'aisance et la gaieté dans les campagnes ; l'observance des lois soutenue avec fermeté, le brigandage réprimé, les malveillans contenus, le clergé soumis, les subsistances assurées, les impôts répartis avec équité et fixés avec modération, les propriétés respectées, la tolérance des cultes établie, le mérite recompensé avec discernement, les crimes punis sans sévérité, une administration sage, éclairée, paternelle ; tant de bienfaits ne purent faire pardonner à Théodoric son origine, sa religion et peut-être ses vertus.

L'homme de génie qui avait sauvé la nation de l'anéantissement, le héros généreux qui lui avait épargné la honte de la captivité, le souverain bienfaisant qui l'avait rendue au bonheur par une suite non interrompue de soins et de vertus, Théodoric ne put trouver grace auprès des ingrats Italiens. Cette même tolérance religieuse qui fait la gloire de son règne, et ferait celle d'un roi même de nos jours, affligeait et blessait le fanatisme des orthodoxes. Le peuple égaré par les suggestions des prêtres ambitieux ou corrompus, ne voyait de bien que dans l'extirpation de toute croyance qui n'était pas la sienne, et les puissances ennemies, entretenaient par politique une fermentation qui secondait leurs desseins. Les Italiens n'osaient persécuter les Goths Ar-

riens, ils tournèrent leur sainte colère contre les Juifs établis, sous la sanction des lois, dans les villes principales de l'Italie ; Rome, Ravenne, Milan, Pavie fûrent le théâtre des horreurs du fanatisme d'une populace effrénée, cruelle et superstitieuse : on s'attroupa contre les Juifs, on brûla les synagogues, on insulta leurs personnes, on pilla leurs maisons, on exerça toutes les atrocités contre des malheureux desarmés, dont le seul crime étaient leurs richesses et la protection du roi.

Théodoric ne pouvait laisser de pareils excès impunis, il fit rechercher les chefs de la sédition : la superstition des citoyens les soustraignit aux recherches des magistrats, le gouvernement imposa une réparation pécuniaire aux habitans des villes, où s'étaient passés ces scènes scandaleuses, et le bourreau fustigea publiquement ceux qui refusèrent leur quote de contribution. Ce décret irrita les catholiques, on honora du titre de sainte, l'opiniâtreté fanatique des coupables punis, on appella persécution de l'église, la punition des crimes qui compromettaient la liberté civile et la tranquillité publique, et l'audace sacerdotale osa prêcher ouvertement dans le sanctuaire de la religion, la révolte et la sédition.

Au nom d'un Dieu de paix, on commettait des meurtres et des assassinats. Les lois étaient

méprisées, les magistrats insultés, la sûreté publique était anéantie. Ce peuple ingrat et lâche ne méritait que des chaînes. Théodoric fut contraint d'employer la rigueur pour contenir des sujets qu'il n'avait pu ramener à ses devoirs par tant de bienfaits.

Il ordonna le désarmement des naturels du pays, et leur interdit le port d'armes; il s'aperçut alors, dit un écrivain moderne, qu'il était haï d'un peuple dont il avait cherché le bonheur avec tant d'assiduité, et l'indignation, ce sentiment amer d'une affection méconnue, dut nécessairement irriter son caractère.

Les intrigues de Justin qui avait succédé à Anastase sur le trône de Bisance, achevèrent d'égarer les Romains, également inhabiles à plier sous le joug des lois, qu'à briser les chaînes du despotisme.

Justin, parvenu au trône sans naissance, sans droits, sans talens, sans mérite, sans vertus, par la ruse et par la perfidie, voulut s'attacher le peuple par la persécution des hérétiques; il commanda la soumission au concile de Calcedoine, exclut de toutes les charges civiles et militaires, les sectaires des autres croyances, et confirma, par une loi, la peine de mort portée contre les hérétiques, auxquels il associa les payens, les juifs et les samaritains.

Théodoric ne put apprendre avec indifférence que dans l'empire on refusait aux arriens la tolérance qu'il accordait lui-même aux catholiques dans ses domaines; il réclama en faveur de la religion qu'il professait, la réciprocité des égards qu'il avait pour celle de l'empereur. Il ordonna au Pape de se rendre à Constantinople, pour réclamer pour les arriens de l'Orient, la même indulgence que Théodoric avait accor ée si long-tems aux catholiques de l'Occident et de déclarer formellement que si l'empereur ne remettait pas les sectaires de arriens en possession de leurs églises, les catholiques seraient traités en Italie selon le droit de représailles.

Le pape Jean, avec qui l'empereur Justin entretenait une intelligence secrète, en flattant ce pontife de la réunion prochaine de deux églises, obéit en apparence aux ordres de son souverain, mais arrivé à Constantinople, accueilli par l'empereur, flatté des égards qu'il reçoit, de l'enthousiasme qu'il inspire, il s'occupe des prérogatives du S. Siége, fait la cour à Justin, intrigue auprès des courtisans, et finit par consacrer lui-même pour les catholiques, les églises qu'on avait enlevé aux arriens.

La conduite criminelle de l'évêque de Rome, ne pouvait que fomenter l'esprit de sédition

chez les Romains, et augmenter de plus en plus la méfiance et le courroux qu'excitaient, dans Théodoric, les manœuvres et les excès des mécontens orthodoxes ; son ame s'ouvrit aux délations, peut-être à la calomnie.

Albinus, patrice illustre et sénateur, fut accusé de correspondance criminelle avec l'empereur d'Orient, et Boëce son collégue, illustre par sa naissance, par son savoir, par ses dignités et par la faveur du roi, eut le malheur de se compromettre par une indiscrétion qui tient beaucoup plus à la roideur de caractère qu'à la fermeté de la vertu.

Chargé de la défense de son collégue, Boëce osa dire, en plein sénat, ce mots imprudens. Si Albinus est coupable, nous le sommes tous, et si j'avais été instruit d'une conspiration, le tyran ne l'aurait jamais su. Il n'en fallait pas davantage aux ennemis de Boëce pour le perdre. Le philosophe vertueux, le magistrat inflexible, le favori d'un roi puissant, l'écrivain célèbre devait avoir des grands rivaux, des ennemis irréconciliables. Ses richesses, ses dignités, sa gloire, ses talens, la rudesse de son caractère, la sévérité de ses mœurs, le rigorisme de ses vertus, que de titres à l'envie, à la haine, à la calomnie !

Une requête adressée à l'empereur où celui-ci était invité à délivrer l'Italie de l'oppression,

fut présentée à Théodoric, revêtue des signatures vraies ou contrefaites d'Albinus et de Boëce. Les accusés s'inscrirent en faux. Des témoins d'un rang honorable, et peut-être d'une réputation infame (1), attestèrent la trahison des deux patriciens.

Théodoric entouré de soupçons, indigné des manœuvres des orthodoxes, irrité contre l'empereur, aigri peut-être par les Goths, se laissa circonvenir. La conduite du pape Jean dut étouffer en lui tout sentiment de générosité; on prétend que de retour de Constantinople, ce pape osa adresser une lettre aux évêques Italiens, dans laquelle ils les engageait à braver la puissance et les menaces d'un roi hérétique, usurpateur et tyran. Boëce condamné par ses propres collègues d'abord à l'exil, puis à la prison, ensuite à la mort, périt victime plutôt de sa propre indiscrétion, du zèle fanatique du pape et de l'esprit séditieux des Romains, que coupable du crime qu'on lui imputait. Il entraîna dans sa ruine Simmaque son beau-père, sénateur et consul, renommé par sa philosophie, par sa piété, par ses mœurs, par la faveur du roi et par ses dignités.

---

(1) *Deferentibus Opilione et Gaudentio factiosissimis civibus.* Blond.

Théodoric eut la faiblesse de signer, d'ordonner, peut-être, un arrêt cruel et peu réfléchi, dont il éprouva bientôt de terribles remords; ils hâtèrent le terme de sa carrière, et lui ouvrirent les portes du tombeau.

Ceux qui aiment le merveilleux, trouveront dans l'histoire du tems, la fable des deux brochets servis au repas, dont les têtes causèrent tant de frayeur à Théodoric et hâtèrent sa mort, et le récit plus absurde encore de cet hermite, qui vit, dans une caverne de l'île de Lipari, l'ame de Théodoric enlevée par le diable, et plongée dans le séjour éternel des pleurs et des souffrances (1).

Jornandes et Cassiodore, moins superstitieux, moins crédules et plus justes assurent que ce héros mourut d'une dissenterie en peu de jours.

Il nomma pour successeur son petit-fils Athalarich, encore dans l'enfance, sous la tutelle et la régence d'Amalasuinte, veuve d'Eutharic, prince Visigoth, que Théodoric avait appelé de l'Espagne, dans l'espoir de lui laisser le règne et son héritage.

Son corps fut déposé dans le tombeau que

---

(1) *Procop. Otto frig. anonim. vales Coclœns etc. Muratori, Denina, Giannone, Tesauro, Gibbon, Millot etc.*